



J'ai *réfugié* mon pays natal du Faucigny entre deux petites départementales peu fréquentées des Causses du Quercy, dans une de ces maisons sorties d'une vie antérieure et qui vous dit: « c'est ici ». Au moment précis où je commence ce livre, le 30 juin, 9h38, un Troglodyte mignon¹ est à peu près le seul de sa classe à percer le silence. Son chant, qui alterne les modes majeur et mineur, est rythmé par les gouttes d'une pluie continue dont le timbre varie selon leur densité et le support qui les accueille, feuilles de frêne ou de tilleul, gravier, friche, vitre; variations que le petit enregistreur peine à distinguer, chaque goutte d'eau, tombant sur la bonnette, ayant plutôt tendance à exploser dans l'oreille en mini-grenade sans subtilité sonore à l'échelle du tympan. Soudain, dans le grand pin, l'arrivée quotidienne de Lady Hulotte est annoncée par un vacarme cacophonique de geais, aussitôt suivis par tout ce que Le Colombier (nom du lieu-

¹ Lorsque l'espèce est nommée selon la taxinomie en vigueur, elle porte une majuscule.



PARCE QUE L'OISEAU

dit où nous vivons, B. et moi, désormais) compte de passereaux, cris de Sittelles torchepots, de merles, de Grives draines, de mésanges, de grimpereaux. Curieusement, sauf erreur des oreilles, je n'entends que les résidents, les nidificateurs saisonniers ne semblant pas se joindre ce matin au cercle de cette *vengeance du jour sur la nuit*. Impression qu'il conviendrait d'infirmer ou confirmer au fil de l'été. Lady Hulotte, comme chaque matin, manifeste, pour le principe, un rien d'agacement par quelques cris, curieusement plus caressants que la volontaire cacophonie de cette collectivité inter-spécifique de victimes potentielles ou avérées.

[*Je ne suis pas ornithologue*]

La langue anglaise permet d'établir une distinction entre ornithologues (*Ornithologists*) et observateurs d'oiseaux (*Birdwatchers*). Sur la toile, j'ai trouvé cette définition :

« Un ornithologue (*ornithologist*) est un zoologiste qui s'est spécialisé dans l'étude des oiseaux. Quelle que soit la question que vous vous posiez à propos de vos amis ailés, demandez-la à un ornithologue. Que vous ayez une mangeoire dans votre jardin ne fait pas de vous un ornithologue. »

PARCE QUE L'OISEAU

Même si je n'ai pas une radicale aversion à l'égard de l'entrée de mots anglais dans la langue française, j'ai scrupule à me définir comme « Birdwatcher », d'abord parce que j'ai scrupule à me définir comme quoi que ce soit, ensuite, parce que le mot, bouillie chuintante prononcée en français, ne rend vraiment pas justice à ce qui me séduit en premier chez eux : leur chant ; oui, *le chant précède l'oiseau*, je ne vois l'oiseau – quand je le vois – qu'après l'avoir entendu, d'où une petite déprime de l'oreille en été, mais j'espère développer cet aspect plus tard. Enfin, je ne suis pas « Birdwatcher », parce que cette passion du vivant en général, et des oiseaux en particulier, est, si ce n'est née – elle devait être en veilleuse – du moins s'est révélée à un âge où l'on ne rattrape plus les réflexes de l'enfance, quelle que puisse être l'intensité d'une passion juvénile à l'âge adulte. Combien de « Birdwatchers » n'ai-je pas croisés qui, tous, sont nés avec une paire de jumelles aux yeux. Le dernier en date, avec qui nous avons baroudé dans la forêt trouée d'Équateur, s'est fait offrir une longue-vue, une vraie, une pro, Leica ou *Swaro*, pour ses dix ans. Une longue-vue ! Voilà bien un ustensile qu'il me faut quelques minutes pour installer dans la direction de l'oiseau, lequel ne manque jamais d'avoir, pendant la manipulation, laissé place vide : combien de jolis rochers, de belles branches, n'ai-je pas contemplés, jusqu'à ce que je range la longue-vue dans un coin du grenier et m'offre une bonne,

très bonne paire de jumelles, et un petit enregistreur de poche.

Donc, non, décidément je ne suis pas plus ornithologue que *Birdwatcher*. Un jour que j'intervenais en public, et que je réservais pour la énième fois cette histoire de vocabulaire, une jeune femme me remit tout simplement en mémoire le terme d'ornithophile, *celle qui aime les oiseaux*, construit, comme le nom de la collection *Biophilia*, du rapprochement harmonieux entre deux substantifs grecs. Oui, c'est exactement ça, je pourrais finalement me définir dans un geste: « *ouvrir la fenêtre et dire, voyez, un monde existe²*, il est – pour quelque temps encore – rempli par ceux que *j'aime* ».

Car voilà. L'écrire de plusieurs manières, rendre témoin, même si cela relève de l'obsession, même si cette obsession est largement partagée, redouble la jouissance de l'écoute et de la vision, dans le même temps où le livre en cours calme l'inquiétude: ce « pour quelque temps encore ».

Se situer entre « hymne et élégie » relève du champ poétique, j'avais besoin d'une parenthèse dans l'en-cours, un appel d'air, une *ballade* au bois: voici donc le troisième livre³ qu'une *ornithophile*, mais pas seulement, consacre aux oiseaux, mais pas qu'à eux.

² George Oppen, *Poésie complète*, traduction Yves di Manno, Éditions Corti, 2011.

³ Après *Jeux d'oiseaux dans un ciel vide* et *L'Aile bleue des contes*.

Front-blanc, Tête-noire et les grièches



[Où est-il donc passé ?]

*Je ne questionne pas les gloires ni les neiges
je veux savoir où se retrouvent les hirondelles
mortes*

Julio Cortázar

Depuis le 29 juin, nous n'avons pas été réveillés par le Rougequeue à front blanc.

Dans le site *Oiseaux.net*, ce petit passereau que le nom, en français, décrit en partie, est dit « farouche et discret ». J'ai beau ne pas avoir une « grande » confiance dans les adjectifs qualificatifs, par nature subjectifs, *farouche et discret* sont précisément les deux termes que j'aurais choisis pour dire très exactement le contraire, par antiphrase. À partir du 2 avril et donc, jusqu'au 29 juin, très précisément, Front-blanc nous a réveillés un peu avant l'aube et n'a cessé de chanter tout le jour et une partie de la soirée, aux faîtes des arbres du Colom-

bier, reliant de son chant une guirlande invisible autour de la maison.

J'aime les noms.

Le sien, dans la nomenclature binominale établie par Linné, qui donne le genre et l'espèce, en fait l'espèce type du genre *Phoenicurus*. Qu'est-ce que ce *merveilleux* charabia ? Eh bien, le Rougequeue à front blanc est comme le canon de la classification qui regroupe tous les rougequeues du monde, en l'occurrence de l'Ancien monde, autrement nommé paléarctique (l'une des huit régions biogéographiques, ou écozones, qui comprend *grosso modo* l'Europe, l'Afrique du Nord, le nord de l'Asie jusqu'à l'Himalaya et le Moyen-Orient). Ils sont, selon la systématique, soit la classification du vivant, en vigueur aujourd'hui, systématique qui peut varier en fonction des découvertes et des analyses génétiques, au nombre de quatorze.

Soit. Mais d'abord, il faudrait s'entendre sur ce que recouvre cette notion d'espèce. Dans le *Dictionnaire de biologie*, établi par Jacques Berthet⁴, l'espèce est définie, « pour les êtres vivants à reproduction sexuée (vous et moi et tous les oiseaux) comme l'ensemble des individus capables de se reproduire entre eux en donnant une descendance féconde ». Autrement dit, le Rougequeue à front blanc ne peut se reproduire qu'avec un autre Rougequeue à front blanc, mais pas avec, par

⁴ Jacques Berthet, *Dictionnaire de Biologie*, de Boeck, 2013.

PARCE QUE L'OISEAU

exemple, le Rougequeue de Moussier, qui appartient au même genre, et vit au Maroc. En revanche, il a pu s'hybrider avec une espèce proche et très commune, jusque dans les villes, le Rougequeue noir, qui hoche aussi la queue frénétiquement et fait un bruit de papier froissé quand il chante. *Nous*, espèce, genre, et famille unique, ne pouvons bien sûr nous reproduire qu'entre *Homo sapiens*, mais une hybridation avec un autre individu du genre *homo*, est devenu impossible puisque nous sommes les seuls survivants de toutes les espèces du genre (comme *Homo neanderthalensis*) qui ont, à un moment donné, peuplé cette terre même si certains d'entre nous, « sapiens », avons encore un reste de guirlande ADN néandertalienne dans nos cellules.

Pour quelque raison que je ne chercherai pas à creuser, cela me rassure de savoir que je porte peut-être en moi quelque trace d'une espèce défunte. J'ose le confier, il m'est arrivé de scruter sur mon reflet dans la glace, non pas seulement les traces du temps, celles-là sont bien visibles, à l'échelle de ce moi individuel, mais les traces plus génériques d'un trait néandertalien.

Ceci étant, cette notion d'espèce m'a toujours laissée perplexe même si elle a pu me permettre de jouer à l'envi avec ce qu'elle recouvre : la nomination, cet « ineffacement »⁵. Oui, cette notion d'espèce me laisse perplexe, elle représente un ar-

⁵ Néologisme du poète français Michel Deguy.

PARCE QUE L'OISEAU

rêt sur image d'un film qui a débuté plus de trois milliards d'années en arrière. Une espèce n'est une espèce qu'à un instant donné, rien ne restant stable sur l'échelle des temps.

Non seulement, «je» porte en moi, comme «me» l'a fait remarquer Pessoa, tous les rêves du monde, mais je porte aussi un peu de toutes les espèces de «ma» branche jusqu'au DACU, le Dernier Ancêtre Commun Universel, dont sont issues les trois branches du vivant, autrement dit, l'ancêtre de toutes les espèces connues ou inconnues qui peuplent aujourd'hui la terre, ça fait beaucoup de monde. Le savoir, ou plutôt le reconnaître, retresse notre attachement inné à tout le vivant.

Donc, Front-blanc est un individu appartenant à l'espèce type *Phoenicurus phoenicurus*, tellement «typique» qu'on a redoublé l'espèce dans le genre, comme c'est le cas par exemple pour le Chardonneret élégant (*Carduelis carduelis*), si élégant, si chantant qu'on le rencontre plus facilement sur un marché aux oiseaux, mais ce n'est pas le sujet. *Phoenicurus* viendrait (je le dis au conditionnel car les recherches étymologiques sont parfois assez fantaisistes) du grec *Phoinix*, soit la pourpre, la teinture de pourpre, issue du murex, dont l'exploitation fit la fortune des Phéniciens, à tel point qu'ils auraient été nommés d'après le nom de leur découverte. Si j'écrivais un article pour *wikipédia* ou une revue universitaire, on ne manquerait pas de me signaler de citer mes sources, mais voilà que

PARCE QUE L'OISEAU

ne sachant plus d'où j'ai tiré tout ça, je cite de mémoire, c'est-à-dire que je force peut-être un peu le trait d'une rêverie qui voyage autant dans l'étymologie, que l'oiseau dans ses migrations.

Regretter, comme si l'on perdait un ami de vue, la présence quotidienne d'un oiseau, n'est pas très raisonnable. Aussi, pour calmer mes affects, je me suis précipitée dans *Le Géroudet*⁶. Dans la littérature naturaliste en langue française, Paul Géroudet est aux oiseaux, ce que Jean-Henri Favre est aux insectes, un homme de style et de terrain. Paul Géroudet, lui aussi, me rassure : « La période de chant du Rougequeue à front blanc s'ouvre à l'arrivée à la mi-avril et cesse à fin juin ou au début juillet. Quelques rares individus se font entendre encore au début du mois de septembre ». De ces quelques lignes, je déduis que Front-blanc est arrivé un peu en avance sur le calendrier dont parle Paul Géroudet, qu'il a cessé de chanter, à un jour près, fin juin, qu'il n'est donc peut-être pas mort, et qu'il peut faire partie de ceux que je vais réentendre début septembre. Comme quelques rares privilégiés, j'ai la chance, ou plutôt nous avons, B. et moi, forcé depuis peu le destin, pour vivre, écrire et publier au milieu d'un jardin, lui-même dans un bois, ce qui nous permet de ne pas trop rater le cycle des saisons, le cycle des chants, et des

⁶ Paul Géroudet, *Les Passereaux d'Europe*, Delachaux et Niestlé, éd. revue par Michel Cuisin, 1998.

PARCE QUE L'OISEAU

naissances. Mais nous n'avons pas vu les petits de Front-blanc. Pourtant, mi-avril, une femelle semblait voler autour de lui sans le fuir, s'enfoncer dans une anfractuosité du mur en pierres du Causse de la maison, anfractuosité que j'ai consciencieusement surveillée de loin. N'ai vu aucun mouvement quotidien. Est-ce que Front-blanc a eu une descendance, est-ce qu'il aura franchi les mille kilomètres de distance dont la moitié au-dessus du Sahara, qui le sépare de son quartier d'hibernation en Afrique et son lieu de reproduction dans notre jardin, en vain ?

Le premier juillet, à l'aube, une aube froide, comme toutes celles des trois derniers jours pluvieux de juin, les premières notes de son chant ascendant, embrayeur d'un fouillis ultérieur, ont retenti dans la chambre, aussitôt suivies par le trille de la Fauvette à tête noire. Comme j'ai un rapport animiste avec la fauvette, sur lequel je reviendrai peut-être, j'ai d'abord cru à une illusion auditive, de ces illusions matinales qui remplissent parfois l'antichambre du réveil, quand le rêve, brutalement, est objectivé : nous rêvons toujours, mais nous le savons. Donc, le chant hybride n'était-il que l'émanation sonore d'un désir de toute-puissance créative : retenir l'oiseau d'une saison dans un être crée avec un oiseau totem ? Je laisse  a aux psychanalystes, même s'il n'y a strictement rien à analyser : je n'avais tout simplement pas r v . Les oreilles de B. pour témoin, et, finalement, le petit

PARCE QUE L'OISEAU

enregistreur, pour preuve, voilà bien une fin provisoire à cette histoire: le chant omniprésent du rougequeue⁷, qui a disparu du champ de vision et d'audition, s'est tressé sur celui d'une Fauvette à tête noire. Je n'ai pas encore la preuve qu'il s'agit d'une fauvette immature, encore moins du petit de Tête-noire, la fauvette familière du Colombier, mais il y a fort à parier. D'abord parce que le début de son chant, imprégné par celui de Front-blanc, un chant très individualisé, se termine par le trille de Tête-noire, tout aussi caractéristique, non pas de l'espèce, mais de l'individu. Tête-noire, comme Front-blanc, ont des accents, une sorte de signature sonore. Je ne sais pas si mes déductions seraient approuvées par des éthologues ou des experts en bioacoustique, mais voici ce qui est avéré et enregistré: le duo alterné de Tête-noire et de Front-blanc dans la syrinx d'un seul passereau. Deux espèces différentes ne peuvent par nature se reproduire, mais leurs chants peuvent fusionner. Comme le rapporte l'ornithologue Tim Birkhead⁸, «si les immatures peuvent apprendre à peu près n'importe quel chant, leur capital génétique les oriente tout autant dans l'espace sonore qu'il les guide dans la manière de chanter». En d'autres

⁷ Michel Cuisin, in Géroutet, *op. cit.*, précise que le mâle peut chanter 440 fois en une heure, tôt le matin.

⁸ Tim Birkhead, *Bird Sense: What It's Like to Be a Bird*, Walter Books, 2012.

termes, « le fossé entre l'acquis et l'inné n'existe pas ».

Quoiqu'il arrive – quoiqu'il soit arrivé – à Front-blanc, il a une descendance sonore si ce n'est biologique.

Et son histoire n'était pas achevée.

Dans l'après-midi du 3 juillet, où nous étions occupés, B. et moi, par des détails administratifs aussi nécessaires que peu requérants, j'ai dû laisser mes oreilles traîner hors les murs à mon insu, car soudain, mon attention fut requise par le bruit caractéristique d'un petit animal qui fourrage. Souvent, il s'agit d'un Lézard des murailles, très sonore malgré sa petite taille. Je me souviens avoir sorti un jour une échelle de la remise, croyant entendre un bruit « assourdissant » entre voliges et tuiles de l'abri de jardin, et de rester plantée en équilibre à attendre devant ce que j'imaginai être un mustélidé bien caché, pour découvrir finalement un museau pointu, une écaillure tirant sur le vert émeraude, des yeux noirs, vifs et expressifs, figés devant deux énormes oculaires pointés sur lui. La *rapieta*, comme on le nomme en occitan, a peut-être tout de l'exotique Dragon de Komodo en miniature, mais il n'est pas nécessaire de déployer toute cette artillerie de safari pour l'observer. Donc, cette après-midi du 3 juillet, bien m'en a pris de ne pas préenregistrer : « reste concentrée sur le tableur, c'est un Lézard des murailles qui passe », va savoir pourquoi, j'ai levé les yeux pour

PARCE QUE L'OISEAU

découvrir un immature de rougequeue. Comme beaucoup de jeunes il était assez peu farouche, mais particulièrement mal éclairé, *petit oiseau brun*, comme disent les « Birdwatchers » anglais devant la difficulté fréquente, sur le terrain, à distinguer un petit passereau brun d'un autre petit passereau brun. Quand il s'agit d'un immature, l'affaire se complique encore. Allez faire la différence entre un immature de Rougequeue à front blanc et de Rougequeue noir, dans l'ombre ! Toutefois, si mon œil ne possède pas la sensibilité de celui de Lady Hulotte, qui lui permettrait de voir malgré une très faible densité de lumière, il peut compter sur un substitut extérieur. Ainsi, avec un peu de patience et B., aux premières loges pour donner le signal, il a suffi d'attendre le bon moment, l'apparition de l'oiseau dans la lumière, avec une longue focale, substitut plus appréciable que le fusil d'Audubon.

Le 4 juillet à 10h30, nous avons eu l'assurance et la preuve que Front-blanc s'était bien reproduit.